

Issu du Yeralash, une des variantes russes du whist, le bridge (ou britch/biritch), après plusieurs décennies pour prendre ses marques, a connu une véritable explosion de sa popularité en Europe, d'abord en Angleterre en 1901, puis en France en 1903 : c'est à cette époque que l'on parle partout, dans les salons, les journaux, les livres, dans les pièces de théâtre même, de la « *folie du bridge* », qui tue la conversation, remplace les bals et les soirées musicales, et accessoirement vide les bourses de ses protagonistes.

La situation n'est évidemment pas différente aux États-Unis, où comme chacun sait, on fait tout en plus grand, folie comprise. En conséquence, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, lorsque l'État du Texas, un modèle d'État légiférant sur tout, fut avisé qu'il existait une maladie dite "cancer des fumeurs", il s'empressa de prohiber sur toute l'étendue du territoire l'usage du tabac, puis ayant appris de même qu'il existait une épidémie dite "bridge", il décida en 1908 d'interdire ce jeu, aux motifs qu'il troublait l'ordre établi ! [1].

Il avait été du reste devancé par l'État de l'Utah, encore moins complaisant à l'égard des bridgeurs puisque le journal "Le Matin" nous apprend dans son édition du 8 avril 1907 (p.3) que désormais le jeu de bridge y est illicite et interdit, et que tout contrevenant sera puni d'une peine de cinq d'emprisonnement ! Ce type de prohibition ne résistera pas longtemps à l'épreuve du temps.

A la veille de la Grande Guerre, le bridge est donc pratiqué d'une manière *intensive* en France depuis seulement un peu plus d'une dizaine d'années, bien que sa première apparition en France date du milieu des années 1880 : mais à cette époque, le jeu est loin d'avoir atteint toutes les classes de la société.

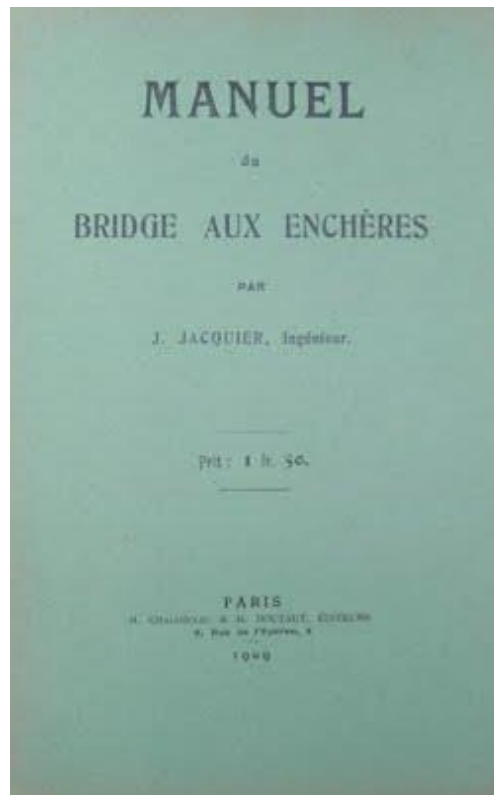
Il conserve un caractère très élitiste, est pratiqué intensément dans l'aristocratie, dans la bourgeoisie, certes dans la petite mais encore plus dans la grande, dans les milieux intellectuels (hommes de lettres [2], hommes politiques [3], savants, peintres...) et enfin dans les milieux ...militaires, où il est très populaire dans les cercles d'officiers.

Mais de quel bridge s'agit-il au juste ? Nous sommes à une période où le jeu a connu plusieurs évolutions rapides. A la veille de 1914, on continue d'abord en France à jouer le *bridge simple* ou ordinaire, comme on l'appellera ensuite. Il n'y a pas d'enchères, ce qui permet un apprentissage très rapide du jeu, propice à son extension : le donneur ou son partenaire désigne l'atout ou le sans-atout, et les adversaires sont muselés !

Le but du jeu est simplement de faire plus de levées que l'adversaire, c'est-à-dire au moins sept sur les treize possibles. Le contre existe déjà, mais il a seulement un caractère punitif, de même que le surcontre, et est donc très peu employé.

A partir de 1905, apparaît en France le *bridge-opposition*, qui permet aux adversaires de contester l'avantage du camp du donneur, en leur laissant la possibilité de nommer eux aussi une couleur d'atout ou le sans-atout. Mais là aussi, tout ce que l'on s'engage à faire, c'est au moins sept levées.

Cependant la grande nouveauté, qui a vite pris le pas sur le simple bridge et même le bridge opposition, **c'est l'introduction du *bridge aux enchères ou Auction Bridge*, qui sera "le bridge de la guerre 14/18"**. Apparue avant 1903 dans l'Empire des Indes britanniques, il fut inventé par des militaires anglais, lassés de ne pouvoir intervenir et combattre les prérogatives « abusives » du donneur. Jeu reconnu en Angleterre dès 1905/1906, joué d'abord à Bath au Bath Club, puis à Londres au Portland Club, ces deux clubs se concertèrent pour arrêter un règlement de l'Auction Bridge en août 1908. Il s'agit d'un bridge avec des enchères compétitives et l'engagement de réaliser un nombre de levées variables. C'est dans le milieu de l'année 1909 que l'ingénieur Jean Jacquier, désireux de propager cette *nouvelle forme de bridge* en France, édite à compte d'auteur le premier livre consacré au bridge aux enchères.



Collection Ph. Bodard

Beaucoup d'autres suivirent, si bien que dans la troisième édition de son opuscule, en 1912, notre ingénieur fait le constat suivant : « *La fortune du bridge aux enchères n'a fait que s'étendre en Angleterre, ainsi qu'aux États-Unis, et le nouveau jeu y a presque complètement détrôné l'ancien. Aussi, les traités publiés en langue anglaise se sont-ils multipliés rapidement. En France, les progrès ont été beaucoup plus lents. Cependant, on commence à jouer le nouveau jeu d'une manière assez suivie à Paris et dans d'autres villes françaises ou de langue française, et tout porte à croire que nous ne tarderons pas à suivre l'exemple anglais* ».

Ainsi, c'est assez clair, deux ans plus tard, dans les tranchées de la Grande Guerre, on jouera, côté anglais et américain, l'*Auction-bridge* et côté français, à la fois encore un peu le *bridge simple* et celui d'*opposition*, et de plus en plus le *bridge aux enchères*. En Allemagne, la question perd de son intérêt, car l'on y joue beaucoup moins au bridge.

C'est aussi assez singulier de constater qu'aujourd'hui on compare souvent les enchères modernes du bridge à un vrai combat de rues ou à la guerre, alors qu'en 1914, dans les tranchées et dans la vraie guerre, le bridge était beaucoup moins agressif, la guerre des enchères en étant à ses tous premiers essais.

Ce bridge de la Grande Guerre, l'*Auction-bridge*, a lui-même évolué entre 1908 et 1911. L'ordre des couleurs a d'abord été *pique, trèfle, carreau, cœur et SA*, avant l'introduction en 1909 du Pique Royal, appelé aussi Lily, ce qui faisait que l'on pouvait en théorie jouer avec cinq couleurs (*pique, trèfle, carreau, cœur, pique royal et SA*). En 1914, le « petit pique » a disparu, et les tenants du bridge aux enchères utilisent donc pendant la guerre le même ordre des couleurs qu'aujourd'hui, *trèfle, carreau, cœur, pique et sans-atout* tandis que les adeptes du « vieux » bridge simple continuent à utiliser l'ordre initial des couleurs. En décembre 1912, un dessinateur de presse de la revue "Femina" eût une sorte de prémonition macabre, sûrement sans y penser le moins du monde



L'évolution du bridge pendant la guerre

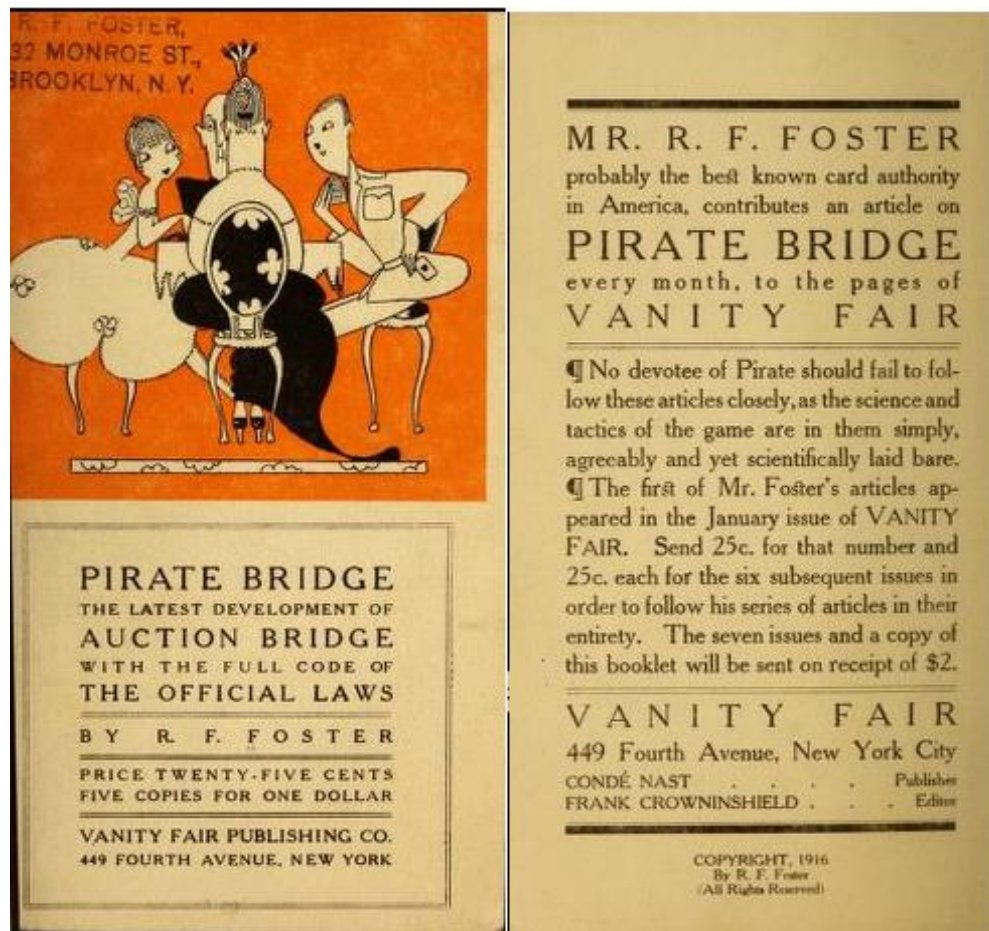
La « Grande Guerre », mobilisant les énergies et laissant bien moins de place aux loisirs, pourrait apparaître comme une période où l'évolution de notre jeu marquerait un temps d'arrêt. Eh bien non, chose curieuse, comme la guerre est propice aux développements technologiques, c'est durant cette période de la grande boucherie, que **deux concepts vraiment nouveaux du jeu apparurent**. L'un a été conservé dans notre bridge moderne, l'autre est passé dans les oubliettes de l'histoire mais mérite d'être conté.

Un illustre anglais, Aleister Crowley (1875-1947), écrivain, astrologue, mais surtout connu comme occultiste, et qui était surnommé « the Great Beast 666 », s'installe en 1916 aux États-Unis pour toute la durée de la guerre, après avoir fui le Royaume-Uni, car ses écrits et propos très germanophiles l'avaient rendu fort antipathique à ses concitoyens britanniques.



Aleister Crowley

Il inventa une nouvelle forme d'Auction-Bridge à l'automne 1916 que l'éditeur de « *Vanity Fair* », auquel il avait présenté son idée, baptisa « Pirate-Bridge », un nom bien guerrier. Robert Frederik Foster, le plus grand spécialiste américain des jeux de cartes, testa le jeu auprès des membres du « Knickerbocker Whist Club » de New-York, puis s'occupa d'en écrire les règles précises, qu'il publia dans une petite brochure en décembre 1916 (suivi d'un ouvrage beaucoup plus conséquent en février 1917).



Couverture édition 1916

2ème plat de couverture

Mais le véritable lancement du « Pirate-Bridge » eut lieu le 5 janvier 1917 quand le célèbre magazine « *Vanity Fair* » publia un article, premier d'une série, décrivant le nouveau jeu, toujours sous l'égide de R. F. Foster. L'idée centrale du « Pirate-Bridge » est de permettre aux joueurs de choisir le partenaire le mieux qualifié pour les aider dans la couleur déclarée ou pour les aider à la combattre. Au lieu que la position fortuite autour d'une table divise le jeu en deux camps fixes, les joueurs ont la possibilité de choisir leur partenaire en faisant des offres qui sont ou ne sont pas acceptées, à leur gré. Il s'en suivait que les chances de gagner le coup s'en trouvaient grandement améliorées, un plus si l'on considère que les joueurs n'aiment pas chuter ! Et vous pouviez aussi toujours refuser un partenariat avec le joueur présumé le plus faible de la table, sauf à considérer qu'il avait tout le jeu en complément de votre couleur ! R. F. Foster, le plus prolifique auteur de livres de bridge de l'époque jusqu'à l'avènement d'Ely Culbertson en 1929, croyait beaucoup dans l'avenir de ce « Bridge-Pirate », puisqu'il était persuadé que cette variante du bridge allait rapidement supplanter et remplacer l'Auction-Bridge. Mais la suite prouva qu'il se trompait lourdement, malgré l'enthousiasme que le nouveau jeu suscita au début.

En France le 15 mars 1918, la revue « *Je sais tout* », toujours très réactive, ne manque pas de publier un article complet sur les mérites du Bridge-Pirate. Et l'imprimerie Cassegrain, toujours elle aussi attentive aux évolutions du jeu de bridge, édite pour « *Les Jeux Réunis* » dans la seconde moitié de 1918 un tout petit livret « *Bridge-Pirate* », dont le texte est un simple plagiat de l'article de « *Je sais tout* ». Si je vous cite ce livre, c'est que je n'en connais qu'un seul exemplaire, que se disputèrent aux enchères en 2004 plusieurs collectionneurs anglais férus, non pas de bridge, mais de tout ce qui touche à Aleister Crowley : vendu finalement 494 euros, c'est le livre de bridge français le plus cher jamais vendu. Quelques livres de bridge ajoutèrent bien au début des années 1920, un chapitre « *Pirate-bridge* » à leur édition, mais on peut dire que cette forme de bridge très guerrière a dans la pratique pris fin dès le tout début des années 1920, n'ayant jamais réussi la percée escomptée.

L'autre grande innovation, c'est l'apparition en novembre 1918 du **Bridge-Plafond**. C'est une espèce de bridge contrat avant l'heure - notre bridge-contrat d'aujourd'hui fut inventé en 1925 par le milliardaire américain Harold Vanderbilt, 1884-1970- mais le terme bridge avec contrat existait déjà en France dans les années 1910. Au contraire des types de bridge précédents, *il faut au bridge-plafond avoir demandé la manche pour pouvoir la marquer* ! Mais ce qui est vrai pour la manche ne l'est pas pour le chelem : vous marquez la prime, certes très faible, dès que vous faites douze ou treize levées.

On doit cette innovation majeure qu'est le Bridge-Plafond à Pierre Bellanger (1877-1950), le grand homme du bridge français entre 1918 et 1935, avant qu'il ne cède sa place à un autre Pierre, l'illustre Albarran (1893-1960). Pierre Bellanger avait du reste posé les bases de cette évolution du jeu dès mars 1914 dans un livre émis hors commerce "*Législation du Bridge aux enchères d'après la législation du whist de Deschapelles et les usages du bridge § Paris, Marcel Picard.*" Il prévoyait de publier par la suite une édition grand public, mais le déclenchement des hostilités en août 1914 fit avorter ce projet. Pierre Bellanger est l'auteur d'un grand nombre de livres de bridge, notamment sur les règles et lois du jeu, et il fut un des promoteurs de la Fédération Française de Bridge en 1933. Il représenta aussi la France dans les compétitions internationales entre 1931 et 1935.



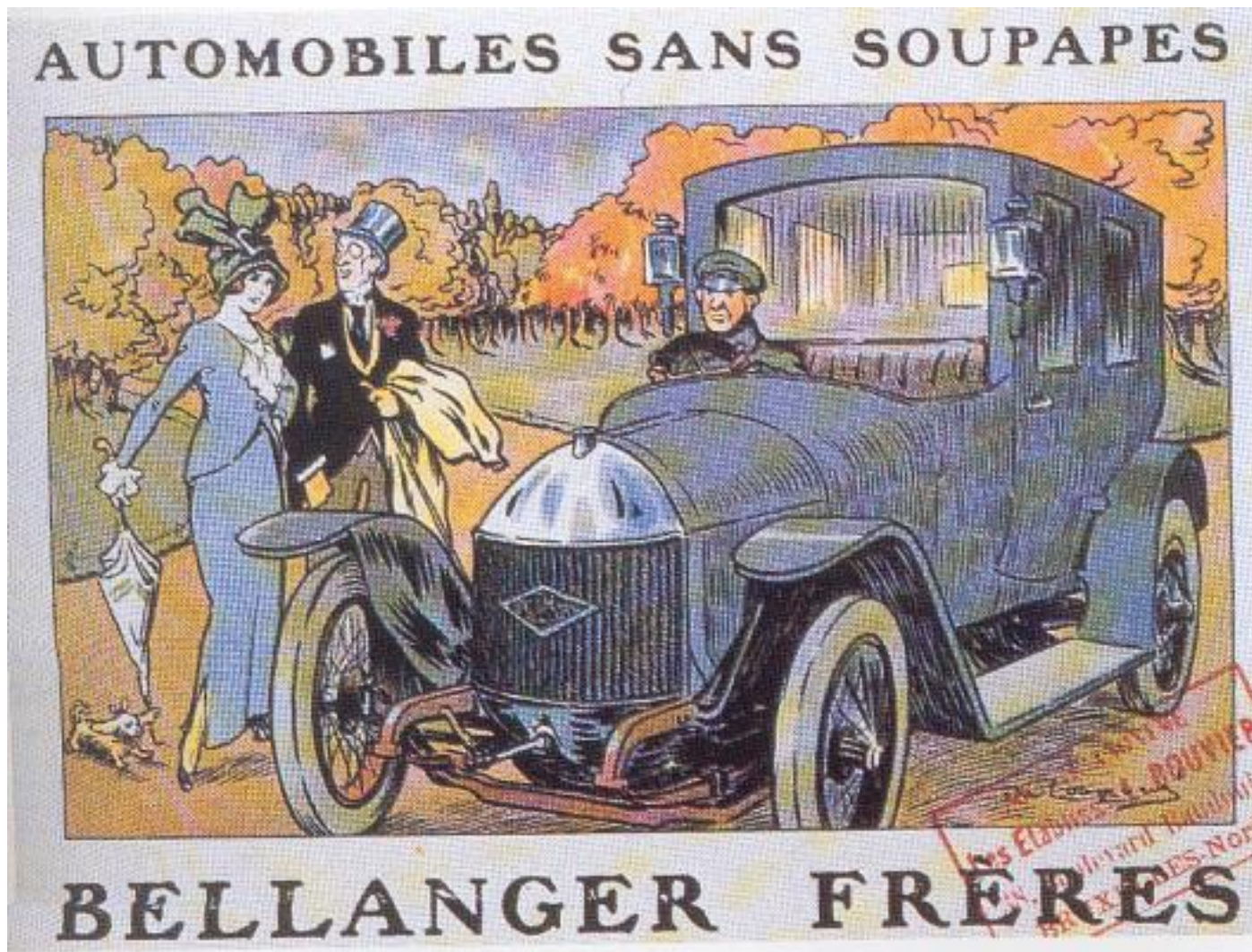
Pierre Bellanger

On peut dire de Pierre Bellanger qu'il fut vraiment un homme clé du bridge et aussi de la ... guerre de 14-18. C'est qu'en effet cet industriel, à l'origine propriétaire de forges, était aussi marchand de canons ! La société "Bellanger Frères", regroupant trois frères, dont Robert, futur Sous-secrétaire d'Etat à la Marine, fut très active pendant le conflit : elle fournissait à l'armée française des moteurs pour la marine de guerre, mais aussi pour nos avions Bréguet, et surtout elle fut un des premiers producteurs d'obus pour le fameux canon de 75.



Usine Bellanger Frères à Athis-Mons, 17 octobre 1917 : les hommes sont au front, une majorité de femmes travaillent à produire les obus.

Ayant fait fortune, Pierre Bellanger se retire des affaires dès la guerre finie, pour se consacrer à ses deux passions : le bridge et la bibliophilie. Il laisse ses frères continuer dans l'industrie, en poursuivant le développement des fameuses automobiles Bellanger et aussi d'hydravions.



Robert Bellanger, sénateur, vendit en 1925 l'activité « Automobiles » à Peugeot, se concentrant sur l'aéronautique jusqu'en 1929 et la grande crise, qui fut fatale à l'entreprise. Retiré alors des affaires, il restaura un ancien fort, le « Fort de Brégançon » qui devint célèbre par la suite, lorsque devenu « résidence présidentielle », nos chefs d'état successifs vinrent s'y reposer en été.

Le bridge au front

Les dizaines de milliers de bridgeurs mobilisés allaient avoir l'occasion, même au front, de pratiquer leur jeu favori. C'est d'abord dans les camps de prisonniers (Oflag, Stalag) que l'activité bridge fut très importante. Que voulez-vous, à défaut de tuer l'ennemi, il fallait bien tuer le temps.



Camp de Tauberbischofheim (Bade-Wurtemberg) : au centre, le déclarant, un officier français

Dans tous les journaux et revues édités dans les camps, on trouve mention de tournois de bridge, c'est-à-dire en fait selon les critères d'aujourd'hui, de parties libres. Des récompenses sont mêmes prévues pour les vainqueurs.



"*L'intermède*" n°81 du 28 septembre 1918 (journal des prisonniers du camp de Würzburg) : remarquez le terme « bridgmen » et non « bridgeur » !

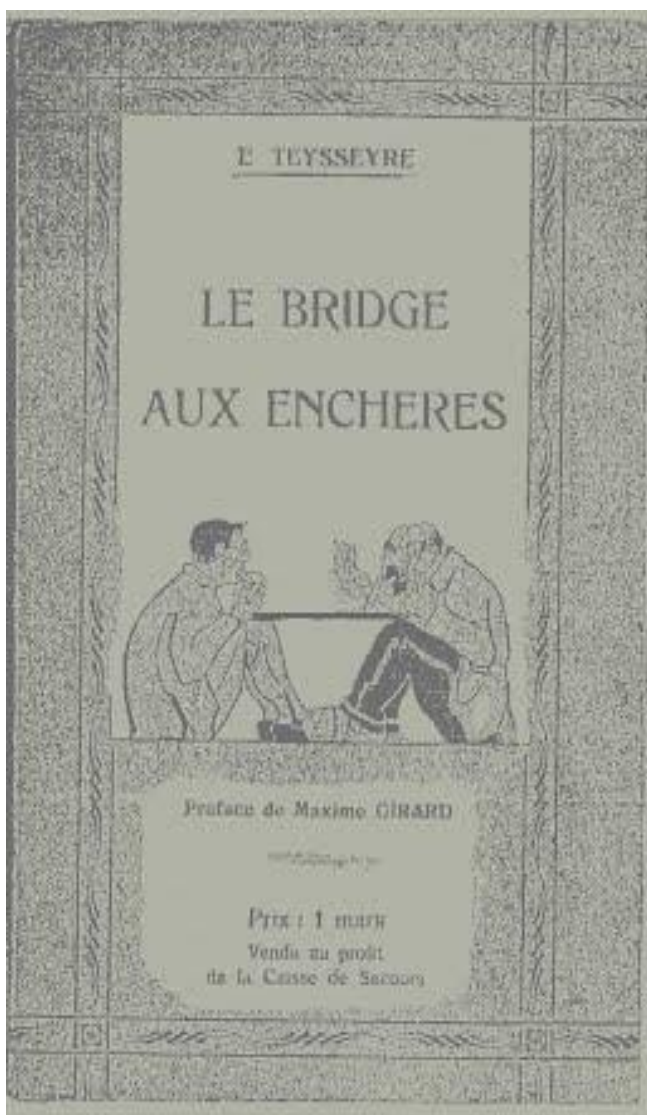
Le bridge y est à ce point populaire, surtout chez les officiers, que par exemple dans le camp de prisonniers de Münster (Nord-Wesphalie), en décembre 1916, Émilien Teyseyre (1877-1949),



(Tous mes remerciements à son petit-fils pour cette photo d'Émilien Teyseyre)

Traduit et fait éditer en français par l'imprimerie locale du camp, un livre de bridge anglais ("*Royal Auction Bridge up to date*" de H.P. Clark, New York 1914) pour le vendre au profit de la Caisse de Secours dudit camp. Malgré les conditions de guerre et le manque de moyens, cette édition est de bonne facture, avec une mise en page très soignée.

La préface de Maxime Girard, un autre prisonnier, vaut la peine d'être reproduite :



Collection Ph. Bodard

"Si, après avoir délibéré avec ma paresse, j'ai consenti à écrire ces quelques lignes, c'est parce que j'ai la certitude que personne ne les lira. On ne lit pas les préfaces. On ne les a jamais lues. Je suis donc sûr de trouver, dans la solitude de cette préface, le coin d'ombre et de silence que j'ai cherché depuis que je suis prisonnier. Nul ne viendra m'y déranger. [.....] Eh bien !... Je déteste le Bridge !... C'est un jeu macabre : on y joue avec un mort. Et puis on s'y dispute. J'ai failli me brouiller, en jouant au Bridge, avec deux de mes camarades. [.....] Le Bridge, un jeu ? Comme s'il existait un autre jeu que celui dont Marivaux parla !... Un jeu, cela ? 72 pages de règles ! Ne pas dire un mot, ne pas faire un geste, ne pas... ne pas... ne pas... La Règle, après la Fo-o-orme ! Un jeu, ces 52 petits cartons, où la Dame de Cœur semble en exil parmi tant de tristes figures, dont la moins mal fichue, c'est encore l'as de pique ! Non, pas un jeu, mais un remède, remède amer parfois, suivant la main qui le verse ; philtre ou poison qui nous endort. "La drogue !" comme ils disent dans les ports."

Assurément tout est dit, pour les prisonniers de guerre français, le bridge fut un remède, une consolation, voire une drogue contre l'ennui et la tristesse de leur situation.

Une drogue, oui, vraiment et qui peut quelquefois faire bénéficier de la mansuétude de l'ennemi : par exemple, dans son livre « *A tire d'ailes* » de 1916, le pilote Renaud de La Frégeolière, fait prisonnier dès octobre 1914 et détenu au camp de Mersebourg (Saxe-Anhalt), nous confie : « *Parfois les sentinelles d'une ronde de nuit nous trouvent à jouer au bridge le soir dans une baraque vide, éclairée par une bougie, ils nous prient poliment de sortir et attendent, l'arme au pied, la fin du trick* ».

Le bridge était un dérivatif, un anti-cafard comme disaient les prisonniers de guerre, mais qui rimait aussi très souvent avec tabac (cf. de La Frégeolière) : « *surtout la fumée âcre et froide du tabac allemand forme un brouillard si dense que le soir il s'échappe en tourbillons furieux quand, d'aventure, une patrouille ouvre brusquement la porte. Elle s'arrête, saisie à la gorge par ce dégagement intempestif de gaz asphyxiants* » On combattait ainsi l'ennemi comme on pouvait !

Sur le front, entre deux attaques au gaz d'une nature bien plus mortelle, on jouait aussi beaucoup comme en témoigne la célèbre photo suivante :



Cette photo parut à l'origine dans « *Le Miroir* » du 17 juin 1917 (N°186), avant d'être reprise par plusieurs publications (par ex. « *Le Pèlerin* » du 1^{er} juillet 1917).

Nous sommes à une époque où il n'y a pratiquement pas de photographes-correspondants de guerre et où la censure militaire verrouille l'information que le Ministère de la Guerre est presque seul à détenir. Ne pratiquant pas comme les autres publications l'auto-censure, « *Le Miroir* », devant la difficulté d'obtenir des clichés originaux, a eu une idée géniale : le journal offrait une prime confortable pour toute photographie intéressante prise directement par un soldat du front. Cette façon d'améliorer l'ordinaire du poilu rencontra vite un très grand succès chez tous les nombreux photographes-soldats : aussi, en observant notre photo des quatre militaires jouant au bridge lors d'une attaque au gaz, l'on pourrait douter du caractère véridique de la scène. Elle pourrait tenir d'une pose de « circonstance », dans le seul but de vendre une bonne photo au « *Miroir* » ! Mais le journal certifia que l'authenticité de la photographie était garantie par un officier qui assista à la scène, les joueurs continuant avec des masques la partie commencée avant l'émission de gaz asphyxiants. Les bridgeurs sont bien des animaux à sang froid (enfin, presque toujours !).



Colorisation effectuée pour la sortie du livre "La Grande Guerre en archives colorisées" (2013)

Dans les tranchées anglaises, le bridge était aussi très à l'honneur, les « Tommies » y jouant sans doute bien plus encore que nos poilus de base, qui avaient conservé un attrait pour la manille.

A GAME OF BRIDGE IN THE TRENCHES.



Three British officers enjoying a game of bridge in their trench at — while the fourth keeps a look-out. The sender of the photograph writes: "We could see the artillery duel fairly well, and the musketry was very heavy, but not much result."

Comme le flegme et l'humour britannique ne perdent jamais leurs droits, voici la petite anecdote que rapporte un journal français en 1915 [4] : au front, un Écossais, soit par hasard, soit du fait du mauvais œil allemand, était au bridge poursuivi par une guigne noire. Tout le jour, il eut le roi de pique sec et perdit partie sur partie jusqu'au moment ...où un éclat d'obus l'envoya au pays des rêves. Il en revint par miracle. Le lendemain, à l'arrière du front, notre homme reprend ses sens, au moment où l'héritier du Roi d'Angleterre, le Prince de Galles, suivi d'un officier d'État-Major, entre dans la salle pour visiter les blessés :

- Tiens, s'écrie notre Écossais, encore dans un songe, « le Roi second ! »

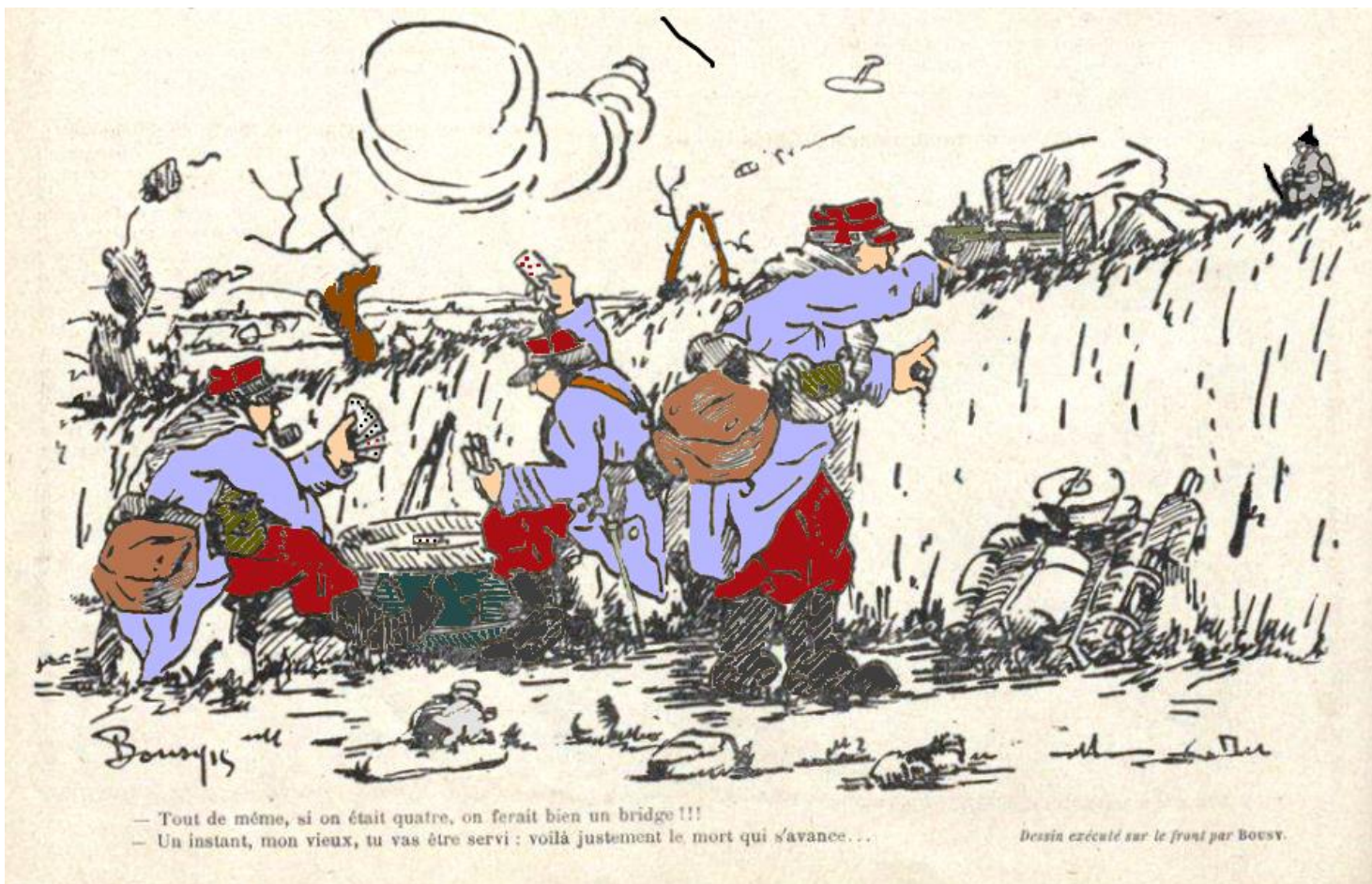
La Grande Guerre et le bridge, par les dessinateurs de presse

Chez les Canadiens, on est en droit de maudire le manque de savoir-vivre de la gente teutonne :



"J'ai un couple de prisonniers, Major, mais aucun d'eux ne joue au bridge"

Les journaux humoristiques français participent aussi à soutenir le moral dans l'espérance de la victoire, le bon allemand est l'allemand mort, au bridge comme ailleurs (dessin tiré de la revue "Le Rire" 30 septembre 1916, soldats colorisés par Ph. Bodard pour un meilleur rendu, tenues garance de 1914) :



- Tout de même, si on était quatre, on ferait un bridge !!!
- Un instant, mon vieux, tu vas être servi, voilà justement le mort qui s'avance...

Rien ne saurait détourner un soldat bridgeur de son devoir (1916, par Pierre Colombier [5]) :



BRIDGE INTERROMPU

— Pourvu que je réussisse mon sans-atout !

L'optimisme ou la propagande était de rigueur, du moins en cette année 1916 :



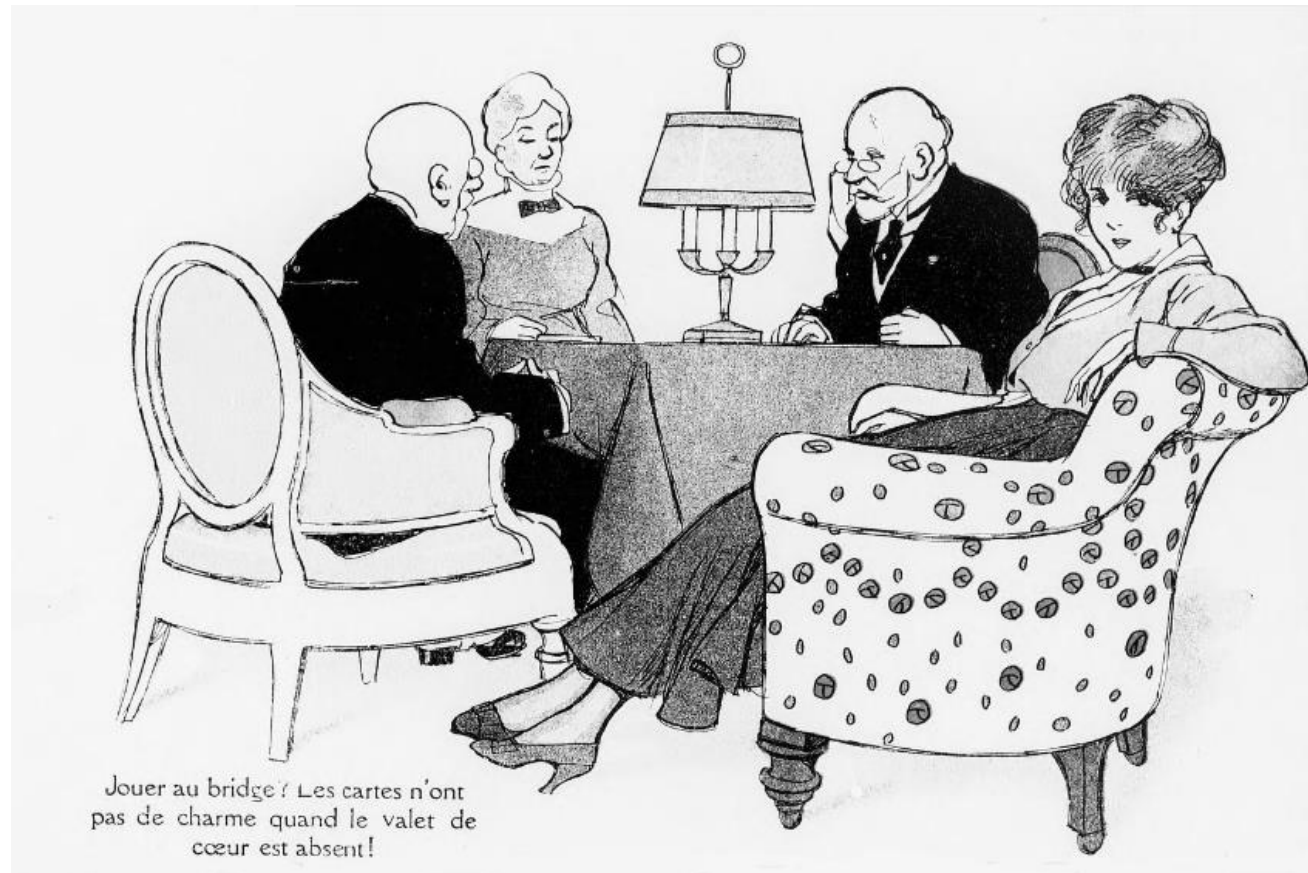
A l'arrière du front, on ne pouvait espérer améliorer le rationnement en vigueur par le monnayage de photos de guerre, mais le bridge pouvait pourtant être mis à profit pour se « sucrer », comme le montre ce dessin humoristique de janvier 1917.



Journal "Le Rire" du 27 janvier 1917

Comme le faisait remarquer un journaliste à l'occasion d'un article sur la sortie en 1918 d'un des seuls livres de bridge parus pendant la guerre, « *La psychologie du bridge aux enchères* », du « Président X » (Georges Ransson, 1856-1927), "Il y a des restrictions sur le pain, il n'en est pas heureusement sur les jeux –tout au moins les jeux privés. Les hommes politiques qui avaient du goût pour le poker ont pu s'en donner à leur aise –on l'a bien su- ; et les humbles civils qui aiment le bridge peuvent bridger sans souci des édits : il n'y a pas encore la carte de cartes !"

Seulement, à l'arrière, le bridge a pris un sacré coup de vieux, les forces vives de la nation ayant du déserté les salons pour rejoindre leur campement. Témoignage de la revue "La vie parisienne" du 13 novembre 1915 (dessin de Fabiano) :



Quant aux exploiters des temps de guerre, ils ne se contentaient pas du marché noir, mais savaient se mettre à la page (dessin de Septembre 1916 d'Albert Guillaume, un peintre et caricaturiste célèbre et... féru de bridge) :



A l'arrière du front

Voici deux cartes postales/photos de soldats bridgeurs, des documents assez rares :





On distingue très bien les cartes exposées du mort

L'arrière du front, c'est aussi hélas le soin aux centaines de milliers de blessés. Là encore, le bridge est très présent, à la fois comme remède contre le cafard et l'ennui, mais aussi comme réapprentissage de la vie. Dans les hôpitaux, l'on trouve partout des joueurs de whist (l'ancêtre du bridge) ou de bridge :



Une partie de whist au soleil, une excellente forme de traitement pour le corps et l'esprit !



Bridge au Grand Hôtel d'Arcachon, transformé en hôpital militaire pour grands blessés :
on peut remarquer que le joueur du fond porte une prothèse, ayant perdu sa jambe gauche.

Source : <http://leonc.free.fr/histoire/hopitaux/>

Mais en 1918 la population française est bien consciente, du fait des centaines de milliers d'avis de décès parvenues aux familles, que la Grande Guerre est une boucherie sans nom qui risque encore de durer : la revue « La Baïonnette » l'exprimera à sa manière par un dessin de Bofa le 24 octobre 1918 (N°173).

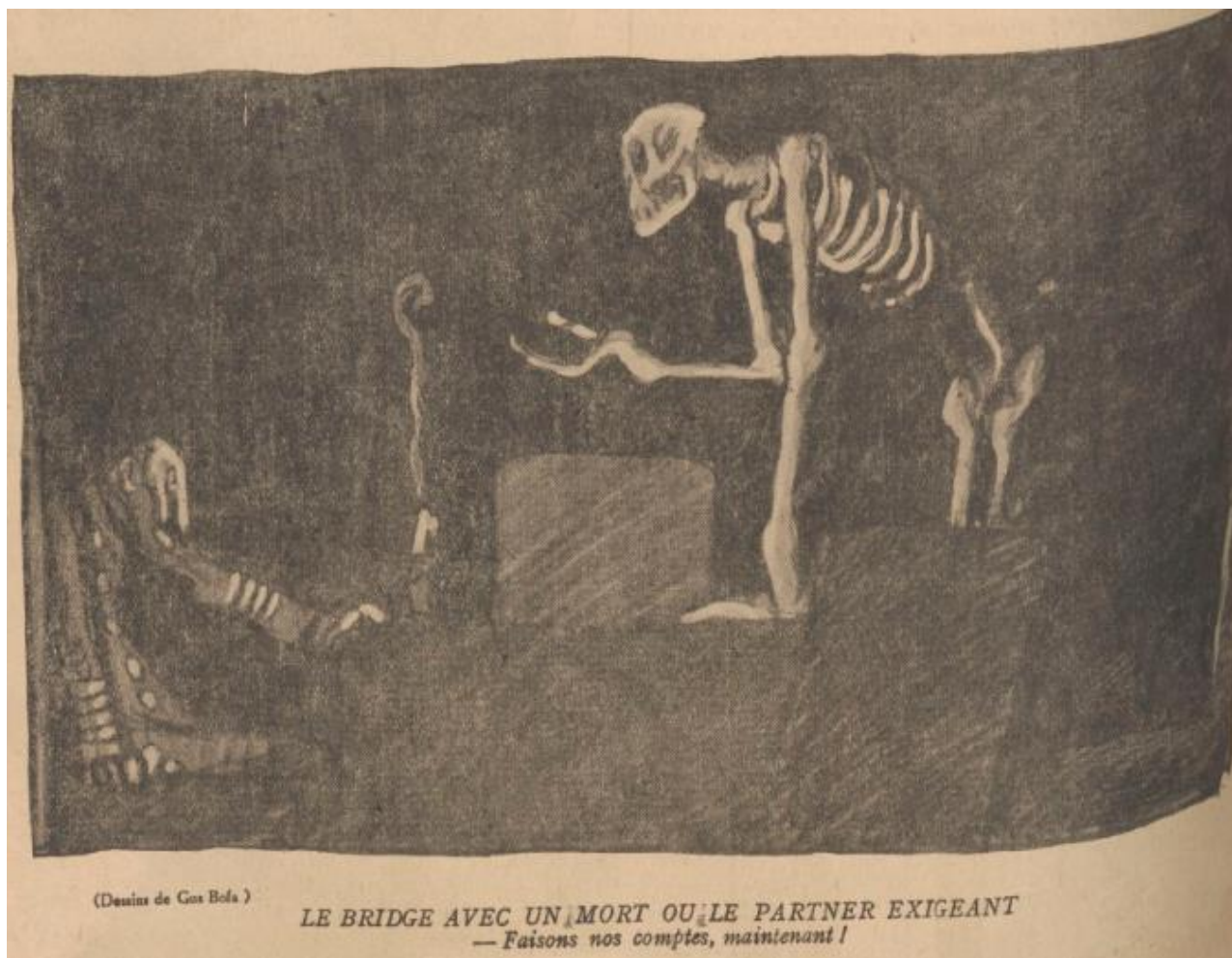


La guerre prit heureusement fin seulement quelques semaines plus tard.

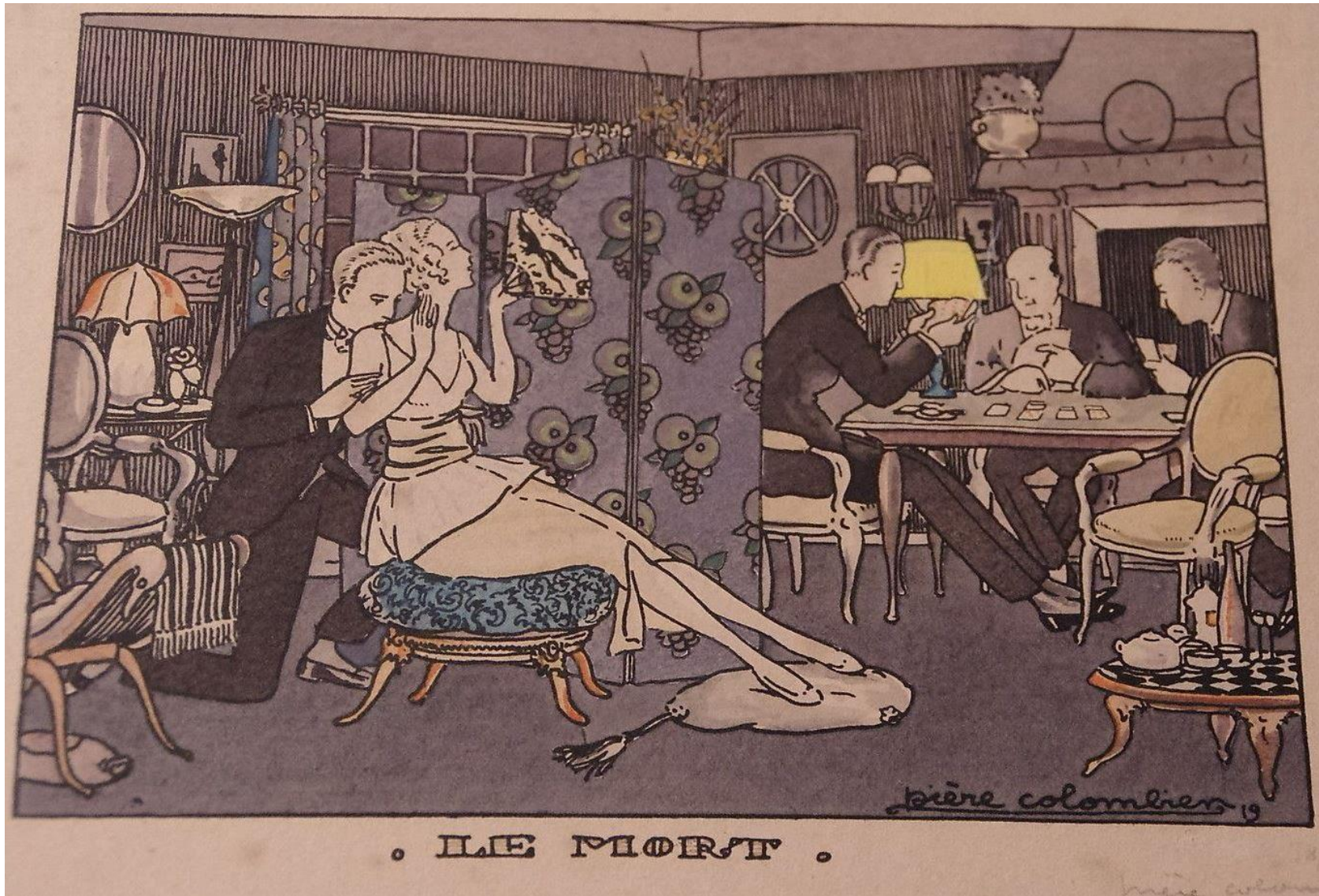
1914-1918, quatre années interminables pour nos poilus, quatre années de simple parenthèse dans la marche en avant du bridge, qui aboutira aux USA en 1925 à la création du bridge moderne, celui d'aujourd'hui, le Bridge-Contrat (Contract-Bridge).

Dès la fin de la guerre, le "mort" du bridge reprend goût à la vie. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer ces deux dessins :

en mode "vautour ou la vie en noir" : **1917** ("*La Baïonnette*" du 16 août, dessin de Bofa)

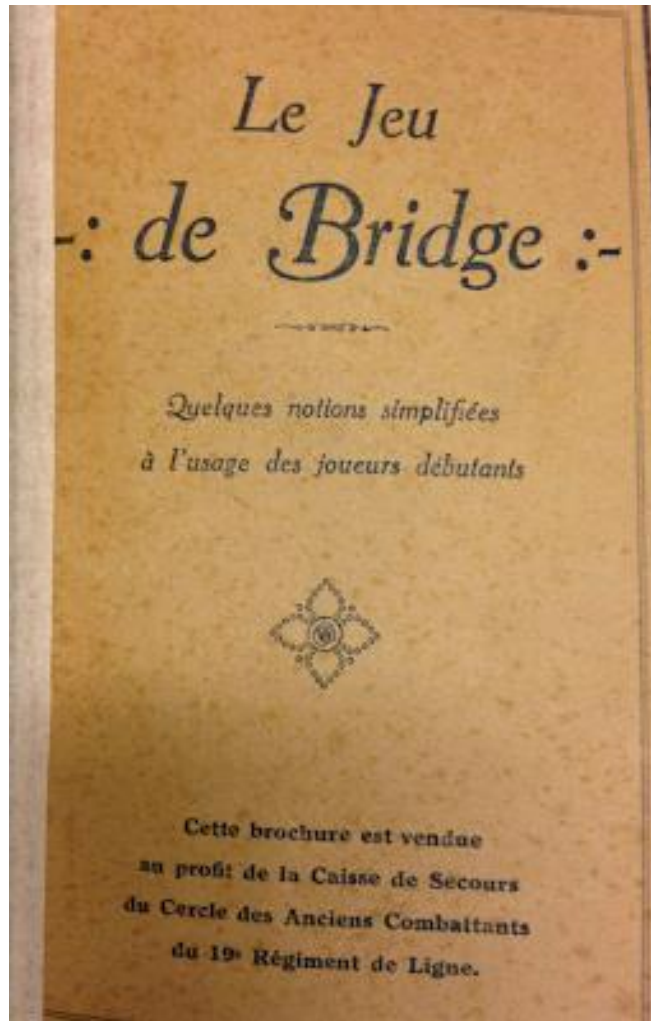


et en mode "colombe ou la vie en rose" : 1919 par Pierre Colombier



。 LE MORT 。

Mais pourtant, hélas, l'immédiat d'après-guerre était souvent moins rose, les cicatrices indélébiles, et le bridge, aussi distrayant soit-il, gardait la mémoire de ces années terribles, comme nous le rappelle la mention portée sur la couverture de ce rarissime opuscule émis vers 1920 : « *Le jeu de Bridge* ».



Brochure vendue au profit de la Caisse de Secours du Cercle des Anciens Combattants du 19^{ème} régiment de ligne.

Souvenons-nous.

[1] "L'indépendance Médicale" année 1908, p.512 qui reprend un article du journal "Le Matin" du 19/04/1908 p.1

[2] Alfred Capus et George Courteline furent des bridgeurs fanatiques, jouant l'un comme l'autre tous les jours.

[3] Jean Jaurès par exemple, militant pacifiste, assassiné le 31 juillet 1914, trois jours avant la déclaration de guerre.

[4] rapporté par le journal "La Presse" du 26/01/1915

[5] Pierre (ou *Pière* à ses débuts) Colombier (1896-1958) fut d'abord dans sa jeunesse un dessinateur et un caricaturiste, mais il est surtout connu comme réalisateur de cinéma (1920-1939). On lui doit notamment "*Ignace*" avec Fernandel.